

La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale

Introduction

- **Phrase d'accroche**

En 1917, Félix Vallotton, peintre âgé et renommé, a peint un tableau intitulé *Le Cimetière de Châlons-sur-Marne* : on y voit des croix similaires à perte de vue, des couronnes et des drapeaux disséminés et quelques veuves ou mères, toutes de noir vêtues, se recueillant sur les tombes. Le « paysage » est à la fois triste et serein, exprimant une forme de résignation face à la mort.

14-18 a marqué l'entrée dans l'ère de « la mort de masse » (2,5 millions d'Allemands tués, 1,4 million de Français, 900 000 Britanniques,...). Les morts furent si nombreux que l'on n'eut plus le temps de rendre les corps aux familles. Ainsi les cimetières militaires ont-ils proliféré à proximité du front.

À noter qu'en juillet 1915, le commandant en chef de l'armée française Joffre avait ordonné que l'on fit des fosses communes pour les hommes du rang mais les soldats ont creusé des tombes individuelles, affichant par là leur fidélité aux camarades morts. Et, après la guerre, beaucoup de familles ont illégalement récupéré le corps de leur proche.

- **Bornage géographique et chronologique**

La guerre a commencé en Europe au début du mois d'août 1914 entre la Triple-Entente (la France, le Royaume-Uni et la Russie) et les puissances centrales (l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie). Le conflit s'est mondialisé avec la mobilisation des empires coloniaux et l'entrée en guerre de l'Empire ottoman (à la fin octobre 1914), de l'Italie (en mai 1915) et des États-Unis (en avril 1917). Il a pris fin le 11 novembre 1918.

● Problématique

14-18 a été un tournant : on n'avait jamais eu une telle mobilisation et des pertes aussi importantes. La 1^{re} Guerre mondiale a été la première guerre de l'âge industriel.

70 millions d'hommes ont été appelés sous les drapeaux ou, pour une minorité, se sont portés volontaires. Les pertes militaires journalières des belligérants furent supérieures à celles de la Seconde Guerre mondiale pour tous les pays, à l'exception de l'Allemagne et de la Russie (devenue entre-temps l'URSS). La journée la plus meurtrière de l'histoire militaire française fut celle du 25 septembre 1915 : près de 23 500 soldats furent tués. Le 1^{er} juillet 1916, premier jour de l'offensive de la Somme, les Britanniques eurent 60 000 pertes (dont 20 000 morts). La moitié de ces pertes aurait eu lieu dès la 1^{re} heure de combat.

Le renouvellement historiographique des années 1970-1980, amorcé par les travaux de **John Keegan** (*Anatomie de la bataille – Azincourt 1415, Waterloo 1815, Somme 1916*), est à l'origine de l'intitulé de ce chapitre : l'expérience combattante. L'histoire militaire ne se résume plus à l'analyse des stratégies et tactiques employées mais s'est élargie à la « culture de guerre » et, notamment, au vécu des combattants. Depuis plus de trente ans, se sont multipliés les ouvrages d'anthropologie historique de la guerre.

Ces recherches sont facilitées par la profusion d'écrits personnels (lettres, journaux intimes, mémoires). « L'ère du témoin » (**Annette Wieviorka**) a commencé avec 14-18 : pour la première fois, toute une génération de soldats savait lire et écrire.

Quel a pu être le ressenti des soldats dans ce nouveau type de conflit, où la nouvelle puissance de feu a modifié de fond en comble la façon de faire la guerre ? Comment ont-ils « tenu » ?

En France, deux écoles d'historiens s'affrontent : celle dite du consentement et celle dite de la contrainte (ces expressions sont d'**Antoine Prost**). Quels sont les arguments de chacune et pourquoi ce débat est-il si vif en France, au grand étonnement des historiens britanniques ou allemands ? De plus, l'expérience combattante a-t-elle conduit à une transformation de la société ? Quelle est la pertinence du concept de « brutalisation » développé par **George Mosse** ?

● Enjeu

L'historien **François Furet** a soutenu l'idée que 14-18 a formé la « matrice du xx^e siècle », siècle de guerres. Est-ce vraiment le cas ? La Première Guerre mondiale ne fut-elle pas un événement à part, qu'il conviendrait de ne pas banaliser ?

● Annonce du plan

Nous analyserons, en 1^{re} partie, les nouveaux types de combat. Puis, dans une 2^e partie, nous nous intéresserons à la notion de guerre totale. Enfin, en 3^e partie, nous verrons les débats historiographiques sur l'expérience combattante.

Les nouveaux types de combat

A. 1914 : un nouveau type de guerre de mouvement

1. Mobilisations inédites et nouveau type de bataille

Contexte

Le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclara la guerre à la Serbie. Cette dernière souhaitait créer un État qui regrouperait tous les Slaves du Sud (la Yougoslavie). Ce projet menaçait l'existence de l'Autriche-Hongrie.

La monarchie habsbourgeoise prit prétexte de l'assassinat, à Sarajevo, le 28 juin, de l'archiduc héritier François-Ferdinand, par un Serbe de Bosnie, Gavrilo Princip. Cet assassinat ne fut pas la cause de la guerre mais le catalyseur. Chaque pays ou peuple avait des raisons particulières pour entrer en guerre. La Russie soutenait la Serbie au nom du panslavisme (la fraternité entre peuples slaves). La France souhaitait sa « revanche » : récupérer l'Alsace-Lorraine (toute l'Alsace et le département lorrain de Moselle) perdue lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871.

Début août 1914, jamais autant d'hommes ne furent mobilisés en si peu de temps. Rien qu'en France, 3,5 millions de citoyens furent appelés sous les drapeaux.

Le 2 août, l'Allemagne lança un ultimatum à la Belgique : elle voulait obtenir le libre passage de ses troupes. La Belgique refusa et les premiers combats commencèrent le 4 août. Dès le 3 août, l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France.

Les Allemands ne s'attendaient pas à devoir combattre contre l'armée belge et ils furent étonnés par son ardeur au combat. Cela les retarda dans l'application du plan Schlieffen. Ils avaient aussi sous-estimé les conséquences de la violation de la neutralité de la Belgique. Le Royaume-Uni était, de par le traité de 1831, garant de l'indépendance de ce pays. Ainsi déclara-t-il la guerre à l'Allemagne le 4 août. Le retournement de l'opinion publique britannique fut spectaculaire : deux jours auparavant, avait eu lieu, à Londres, une immense manifestation pacifiste.

Les premières « batailles »

La première grande bataille fut celle dite des frontières, notamment les combats, du 21 au 23 août, autour de Charleroi et Mons. Y fut expérimentée une puissance de feu inédite entraînant des pertes considérables. Les Français battirent en retraite.

La bataille de la Marne, du 5 au 12 septembre, à l'est de Paris, marqua le début de la contre-offensive de l'armée française commandée par le général Joffre. Mais le mot *bataille* ne convient pas. En effet, l'affrontement a duré une semaine, s'est déroulé sur plusieurs dizaines de kilomètres et a vu combattre un nombre de soldats jamais observé jusque-là : 750 000 Allemands et un million de Français et Britanniques (la BEF, *British Expeditionary Force*, commandée par le field marshal French). Ce fut une victoire franco-britannique. Le bilan humain fut colossal : 500 000 pertes (morts, blessés et disparus) réparties dans les deux camps ennemis de façon plus ou moins égale. Aucun état-major n'avait prévu une telle hécatombe.

Les pertes les plus élevées de la guerre furent observées lors de ce nouveau type de guerre de mouvement. D'août à novembre 1914, soit avant la guerre de tranchées, l'armée française, à elle seule, connut 450 000 pertes, prisonniers de guerre compris.

Le terme *bataille* renvoie le plus souvent à un lieu délimité, dit champ de bataille, et à un temps limité (souvent quelques heures, parfois deux jours). Avant 1914, les effectifs de chaque belligérant étaient de quelques dizaines de milliers d'hommes. De ce point de vue, la Première Guerre mondiale a marqué « la fin des batailles » (John Keegan). Stéphane Audoin-Rouzeau préfère parler de « campagne continue ».

2. La puissance de feu a complètement modifié la guerre

Le nouveau type de guerre de mouvement est dû à la fois au développement d'États modernes capables de mobiliser et d'armer des masses impressionnantes et à la puissance de feu qui s'est développée avec les nouvelles technologies.

La comparaison entre le fusil du soldat napoléonien et le fusil Lebel employé par les fantassins français de 1914 est éclairante. Le fusil du soldat de Napoléon pouvait tirer 3 balles par minute et avait une « distance utile » de 100 mètres. La balle était dite peu « vulnérante », c'est-à-dire peu pénétrante. On est toujours surpris de voir dans les souvenirs de militaires de cette époque le nombre de blessures qu'ils ont pu recevoir, ce qui ne les empêchait pas pour beaucoup de poursuivre le combat après une courte convalescence. Le fusil Lebel, quant à lui, pouvait tirer 6 balles par minute, avait une distance utile de 600 mètres et la balle était fortement vulnérante. Elle pivotait. En pénétrant dans le corps, elle arrachait des tissus et faisait exploser des os. Les soldats voisins se retrouvaient alors avec des morceaux de chair et d'os de leurs camarades. À une courte distance, la balle pouvait tuer 3 personnes si ces dernières se trouvaient alignées.

La puissance de feu des fusils était inédite et c'était peu comparé aux mitrailleuses qui tiraient entre 400 et 600 projectiles la minute et aux tirs de l'artillerie que nous détaillerons ultérieurement.

3. Une guerre « anémique » (Stéphane Audoin-Rouzeau)

Dans ces conditions, survivre était, avant tout, de la chance. Le vécu des soldats de 14-18 ne pouvait correspondre à celui des combattants des époques antérieures. La guerre moderne avec ses mobilisations massives, ses armes à forte létalité, réduisait considérablement la possibilité pour l'individu de maîtriser la situation et même de se protéger. Par conséquent, elle pouvait conduire à un processus de déshumanisation néfaste évidemment pour le soldat mais aussi pour les états-majors qui prirent de plus en plus conscience de l'importance du moral du combattant.

L'impression générale fut, dès le commencement du conflit, d'une guerre « anémique » (Stéphane Audoin-Rouzeau), d'un conflit où les normes traditionnelles n'avaient plus lieu. Les Français en rendirent les Allemands responsables.

La nouvelle puissance de feu utilisée à l'Ouest avait aussi signé l'arrêt de mort du rôle offensif de la cavalerie, arme qui avait jusque-là incarné le code d'honneur.

Le sentiment d'une guerre où il n'y avait plus de code d'honneur, d'une guerre visant au fur et à mesure l'extermination du combattant ennemi, conduisit à voir, dans les débuts de l'aviation militaire, la nouvelle expression des valeurs « chevaleresques ». Les « as de l'aviation », René Fonck, Guynemer, Nungesser ou, côté allemand, von Richthofen dit le « Baron rouge », furent surnommés les « chevaliers du ciel ».

La guerre au sol, elle, sembla sans normes. On n'y respectait même plus la trêve des brancardiers, ce qui, dans le cadre de la guerre de tranchées, vouait à une mort plus ou moins lente de nombreux blessés.

B. La guerre de tranchées

Les Allemands, suite à la bataille de la Marne, avaient battu en retraite en bon ordre. Fin 1914, ils ne reculèrent plus.

Le terrain étant le plus souvent plat, le seul moyen de se protéger de la nouvelle puissance de feu était de creuser des tranchées.

Jamais cela n'avait eu lieu en Europe. Les seuls exemples dans le monde étaient la guerre de Sécession, aux États-Unis, dans les années 1860, et la guerre russo-japonaise de 1904-1905.

L'armée française fit changer les uniformes : dans une guerre de mouvement, il fallait être identifiable rapidement ; dans la « guerre enterrée », il fallait se fondre avec le paysage. On passa du pantalon garance à l'uniforme bleu horizon.

Le front Ouest (voir la carte en annexe) s'étendait sur près de 765 km, de la mer du Nord, où une petite partie du territoire belge, autour d'Ypres, n'était pas occupée par l'ennemi, à la Suisse en passant par le Nord-Pas-de-Calais (entre, d'un côté, les villes de Béthune ou Arras et, de l'autre, Lille occupée par les Allemands), la Picardie (à l'est d'Amiens, Compiègne et Soissons), la Champagne (au nord de Reims), la Lorraine, où la zone fortifiée de Verdun formait un saillant et où le front passait à l'est de Nancy puis traversait les Vosges, l'Alsace (entre Belfort et Mulhouse).

Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker ont fait une analogie entre la guerre de tranchées et la guerre de siège. Ils ont comparé les tranchées à des « remparts en creux ». À l'image de la guerre de siège, la guerre de tranchées fut une guerre d'usure. Toutefois une différence de taille existe : dans la guerre de tranchées, chaque position pouvait être en continu ravitaillée et recevoir des renforts.

1. Dans l'attente du combat

La boue omniprésente et les questions d'hygiène

Les soldats vécurent dans la boue. Le temps étant souvent pluvieux, la boue représentait une réelle difficulté. Il n'était pas rare que des combattants fussent embourbés jusqu'aux genoux.

Les Allemands firent des tranchées de meilleure facture, les protégeant mieux de cet inconvénient. Pourquoi les Français ne perfectionnèrent-ils pas leurs tranchées ? Une des réponses possibles était que la tranchée n'était vue que comme provisoire, avant le retour à une guerre de mouvement. Perfectionner les tranchées aurait été avouer que la situation allait s'éterniser, que des départements français seraient occupés fort longtemps.

La guerre de position posait aussi un redoutable problème d'hygiène. On estime que les pertes des armées ont été, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, majoritairement dues aux maladies. Les progrès de la médecine, la création d'organisations humanitaires comme la Croix-Rouge avaient conduit à une amélioration. Mais le non-respect des trêves de brancardiers en 14-18 fit que les morts et les vivants étaient « étendus côte à côte » (Lucien Laby). **John Keegan** a estimé qu'un tiers des 20 000 tués britanniques du 1^{er} juillet 1916, lors de l'offensive de la Somme, auraient pu être sauvés s'ils avaient pu être évacués à temps.

Le danger que se développassent des épidémies sur toute la zone de front était très élevé. La médecine militaire fit de tels progrès qu'elle permit de juguler les pandémies. Ses conditions d'exercice restèrent toutefois extrêmement précaires : **Georges Duhamel**, médecin militaire exerçant près du front, décrit

dans *Civilisation*, ouvrage couronné par le prix Goncourt en 1918, les conditions d'insalubrité, les larves de mouches qui pullulaient, etc.

Si le front Ouest fut épargné grâce au développement spectaculaire du service de santé des armées formé d'infirmières volontaires, ce ne fut pas le cas des armées en Europe du Sud-Est. De ce fait, le pourcentage de morts par rapport aux mobilisés dans les pays de cette région fut plus élevé (37 % en Serbie, 27 % en Turquie, 25 % en Roumanie et 22 % en Bulgarie contre 16,8 % pour la France et 15,4 % pour l'Allemagne).

Les rats

Les rats étaient omniprésents sur la zone de front. Ils mangeaient les cadavres abandonnés dans le *no man's land* et aussi des agonisants. Ils s'attaquaient même aux vivants dans les tranchées. La nuit, il fallait mettre à l'abri son pain.

Pierre Chainé a écrit *Les mémoires d'un rat*, une satire où le protagoniste, le rat Ferdinand, dont le « tendre » maître était le soldat Juvenet, décrivait la guerre « terre à terre ». On y découvrait des hommes essayant de ne pas vivre comme des rats.

La soif, rarement la faim

Le front était ravitaillé en permanence malgré tous les dangers que cela comportait. Les soldats eurent rarement faim. Le problème ne se posait que lors des combats intenses. La soif fut par contre fréquente.

Une génération de l'écrit

Les soldats envoyaient régulièrement des lettres à leurs proches, lesquelles passaient par la censure surnommée, en France, « Anastasie ». Certains continuaient à gérer leurs affaires familiales ou même professionnelles.

D'autres écrivaient des carnets de guerre ou des romans basés sur leur expérience : Pierre Chainé rédigea son ouvrage dans les tranchées et Henri Barbusse composa pendant sa convalescence, à partir de notes prises au front, *Le Feu, journal d'une escouade*, qui parut en feuilleton, en 1916, dans le quotidien *L'Œuvre*.

L'attente du combat

De ces conditions quotidiennes, il ne faut pas oublier l'attente du combat, de l'attaque ennemie ou de l'ordre d'attaque donné à sa section.

2. L'artillerie reine

80 % des morts furent dus aux éclats d'obus. Les obus les plus puissants pouvaient creuser des trous de 4 m de profondeur. Les « **orages d'acier** », pour reprendre le titre de l'ouvrage d'**Ernst Jünger**, ont transformé le terrain en érodant des collines et en creusant des cratères à un tel point que le paysage parût lunaire.

Le terrain était devenu tellement accidenté que l'on en était arrivé à une situation presque absurde : si l'infanterie pouvait encore manœuvrer, le sol était devenu impraticable pour l'artillerie ; cela retardait l'avancée de l'infanterie aux rares moments où elle avait lieu. Les chars permettront de répondre aux deux défis lancés en protégeant l'infanterie et en constituant en soi-même une artillerie roulante.

Le feu intense de l'artillerie, deux millions d'obus furent lancés par les Allemands dans les premières quarante-huit heures de l'offensive sur Verdun, a soumis les combattants à un stress inédit. Ce fut avec 14-18 qu'apparurent les premières pertes dites psychiques : des soldats non blessés physiquement étaient pourtant incapables de continuer le combat ; soit ils étaient prostrés, soit ils étaient pris de tremblements forts et continus. Chaque belligérant inventa un terme pour qualifier ces blessures invisibles : l'obusite pour les Français, le *shell-shock* des Britanniques ou les *Kriegsneurosen* pour les Allemands. Des troubles psychiques graves pouvaient aussi apparaître des mois après les combats : les Anglo-Saxons les ont nommés PTSD, *post-traumatic stress disorders*.

Notons que si la majorité des tués en 14-18 l'était par la puissance de feu, cela a abouti à une forme double de dépersonnalisation : celle d'une guerre échappant au soldat en tant qu'individu et où le facteur chance était primordial, mais aussi une guerre où la mort donnée à distance pouvait déresponsabiliser : souvent, on ne savait pas si, dans le chaos général, on avait tué ou blessé.

3. Le combat au corps à corps

Le corps à corps était différent : on savait et c'était une question de vie ou de mort. Du fait de la difficulté d'arriver à la tranchée ennemie, il fut rare. La baïonnette se révéla peu efficace, car, une fois enfoncée dans la chair de l'ennemi, il était difficile de la retirer. Il fallait mettre au moins un pied sur le cadavre alors que la lutte continuait à faire rage. Pour plus d'efficacité, fut distribué à l'ensemble des poilus un poignard surnommé « le vengeur de 1870 ». Certains soldats (beaucoup étaient des agriculteurs ou des artisans) se fabriquèrent eux-mêmes une arme, par exemple, une matraque cloutée.

Nous avons peu de témoignages sur ce type de combat. En 1936, un directeur d'école, ancien poilu, évoqua sans détour le corps à corps lors d'une cérémonie de remise de la Légion d'honneur : il parla de « cette minute barbare, cette minute